ECRITS LORRAINS

Du côté de chez nous

(7ème et dernière partie)

par Georges URIOT

De novembre à mars, la maison s'anime. Les paysans restent chez eux, se livrant aux tâches sédentaires: battages, réparation des outils, fabrication des pisseaux, menus bricolages. Voici le temps des longues nuits, des stations au coin du feu, des bons repas, des divertissements.

Au coeur de l'hiver, la nuit tombe tôt. Dès les cinq heures, nos gens soupaient, et lorsque je rentrais de l'école, après l'étude qui finissait à six heures, mon père souvent avait retrouvé son lit. Nuit de douze heures, le tour du cadran. A ce régime, on prend du "coton", six à sept kilos; la ceinture de cuir est au premier cran. Mais le ventre ne vaut rien pour la charrue. Que reviennent les travaux printaniers, ces kilos de graisse fondront comme neige au soleil.

En attendant, on profite des richesses accumulées sur les greniers et dans les caves: légumes frais et conserves, pommes, poires, noix et noisettes, raisins, confitures, pruneaux, vin nouveau, eau de vie, liqueurs. Et voici la viande fraîche: on tue un cochon pour Noël, un autre pour Pâques. Les ripailles ne finissent plus. On mange rillettes, boudin et grillades, fromage de tête, andouilles et "pattots" (pieds de cochon), et les jambons charnus, fondants, parfumés. Deux bandes de lard pendues dans la cheminée fournissent pour la soupe quotidienne des tranches succulentes, et pour le déjeuner, des "ramequins" délicieux (tranche de lard

qu'on fait griller). Les fatigues, les déboires, les soucis de la "campagne" qui finit sont oubliés. C'est le tour des distractions et des plaisirs, repas de grillades, fêtes de Noël, de Nouvel An, de Mardi Gras, de Pâques, et "la Dône" solennelle, et les veillées. Nos paysans acharnés au travail, taciturnes et graves, économes, ne boudent ni la joie, ni le rire, et, quand il faut, ne regardent pas à la dépense. L'Oncle François disait:

"I'faut c'qui faut! En été, point d'amusements; mais en hiver, on s'ratrape!"

°
° °
°

Le repas de grillades se donnait à la famille, le dimanche qui suivait la mort du cochon. Mon père se chargeait d'inviter: l'Oncle François, les cousins Francis, les grands-mères. Cela faisait une vingtaine de convives et la cuisinière se démenait. Menu copieux où le cochon régnait sous les aspects les plus alléchants:

"Soupe" à l'échine et au jambon (on servait le bouillon avec des pâtes ou du tapioca, puis la viande bouillie, entourée des carottes et des navets de la soupe)

Boudin et grillades,
Pois au jus,
Rôti de porc,

Salade,
 Oeufs à la neige
 et gâteau biscuit,
 Tarte aux mirabelles,
 Amandes,
 Noisettes,
 Café,
 Eau-de-vie,
 Vin de pays
 (ordinaire et bon vin)
 à discrétion.

On buvait sec, la gaîté vite s'en mêlait: plaisanteries robustes, cascades de rires, chansons et "bans", battus par des mains larges et dures comme des "palottes" (nom désignant la palette que les laveuses utilisent pour battre le linge).

On profitait des grillades pour rendre les repas de noce, politesse à laquelle personne n'aurait voulu manquer: un donné rendu. C'était une tablée de 25 à 30 convives, une petite noce. Alors la Marie du René venait au secours de ma mère.

Maigre et osseuse, raide d'allure, rougeaude de visage et de cheveux, avec deux yeux en boule un peu étonnés, elle avait des airs de Gélina effarouchée. Brave femme, honnête, laborieuse, toujours prête à rendre service, elle allait dans les champs, faisait le ménage, lavait des lessives. Point contrariante sur la besogne. Quand elle venait pour ces festins, elle en avait sa part et ne celait point son contentement. Elle aimait le café. Aux jours de lessive, en hiver, lorsqu'elle ramenait, vers les dix heures, sa brouettée de linge propre, ma mère lui servait un grand bol de café fumant:

- "Buvez ça, Marie! Ca vous r'mettra!
 Voulez-vous une petite goutte?"

- "C'est'i bien la peine, Maria?"

Déjà la goutte était versée et la femme, précautionneusement tournait et tournait sa cuillère, puis, à petites gorgées, dégustait et savourait.

Son homme, le René, était comme elle, rougeaud de visage et de poil, un grand efflanqué, une ételle, mais robuste et apte à tous travaux des champs. Bonne nature, heureux caractère, toujours d'accord.

Le René servait aux noces. On lui donnait la gouverne de la cave, poste de confiance. Il assurait la distribution des bouteilles, vin et eau-de-vie, suivant les ordres du patron et veillait attentivement à ce que la boisson jamais ne manquât sur aucune table. Enlever les bouteilles vides et aussitôt les remplacer par des pleines, dans une noce de 80 à 100 personnes, cela fait bien des voyages à la cave, et n'est point de tout repos. On y mouille sa chemise. Mais ce jour-là, on ne regarde à rien.

- "Tu nous oublies, René?"

Et René d'accourir:

- "Voilà! Voilà!"

Quand la jeunesse avait jeté ses feux, épuisé son répertoire de chansons, c'était le tour du René. Il avait une voix un peu maigre, mais juste, musicale, agréable, et qu'il savait mener. Ce paysan sans culture chantait avec goût, s'essayait à nuancer, à mettre du sentiment. Nature tendre, un peu rêveuse, il trouvait dans la romance et la musique, des possibilités d'expression que lui refusait une existence mesquine, terre à terre, rongée de soucis quotidiens.

En premier, son succès. Il avalait une gorgée de vin, histoire de se rincer la voix, puis modulait:

"Elle ne savait pas
 dans sa candeur naïve,
 Que l'amour innocent
 qui dormait dans son coeur,
 Put se changer un jour
 en une ardeur plus vive,
 Et troubler à jamais
 son rêve de bonheur..."

Mais il avait aussi quelques chansons d'une veine moins délicate, drues et gaillardes, qui n'étaient point pour les enfants ni les jeunes filles. Elles venaient en fin de repas, quand les hommes s'attardent, allant de marc en mirabelle, "par rinçonnette" et "gloria". Il annonçait avec malice:

"Voici pour vos maris, Mesdames!
Et tant pis pour vous!"

°
° °
°

Novembre ramenait les veillées, tricotages et bavardages. Les femmes sont à leur article. Les hommes, sauf quand "on a du monde", préfèrent le lit. Mon père n'attendait jamais l'arrivée des veilleuses: les grands-mères, Nanette Toinon, parfois l'Aline Blaisot. Sitôt souper, elles étaient là, portant lanterne, panier à ouvrage, "couvot" (ustensile en tôle ou en cuivre, de forme tronconique où les femmes mettent braises rouges et cendres chaudes pour avoir chaud aux pieds, remplace la chaufferette) et vite s'installaient.

Sous la lampe, dans la lumière un peu pâlotte, les longues aiguilles d'acier, jetant des luisants brusques, sans repos, se croisent et se décroisent. La besogne commande; il faut pourvoir la maisonnée. Chaussettes et bas, cache-nez, tricots, gants et mitaines, c'est d'innombrables mailles, et des aiguilles, des rangs, des tours. Les jeunes filles brodent, font de la lingerie fine. De temps en temps, elles montrent leur travail. Les nez se lèvent; on regarde; on conseille; on admire; et les aiguilles poursuivent leur jeu infatigable.

Cependant, les langues tournent, croisant et décroisant potins et nouvelles. Dans les veillées, se compose la gazette du village, faits et histoires, vérités et inventions, tout et rien. Ces braves vieilles qui affirment ne point quitter

le coin du feu et ne voir personne, pourtant sont au courant de tout, de-ci et de-ça, et des "on dit" et des "on fait". Comprenez-y donc quelque chose!

Parfois, sur la table, apparaît quelque friandise: pruneaux, noix, gâteaux secs ou la boîte aux coquelicots. L'Aline Blaisot ne rate pas "ses cérémonies":

"C'est-i la peine, Maria? Vous nous donnez de moult bonnes choses; vous nous gâtez!"

J'ai entendu souvent les histoires du vieux temps, le temps de Louis-Philippe, de la Révolution de 48. Les gens d'âge se penchent sur leur passé.

J'ai entendu souvent les chansons de jadis. Quand elle était dans un bon jour, Man Mélanie chantait de sa voix cassée mais encore juste. Elle chantait "La chanson de la Marguerite":

"Sur le penchant d'une colline,
Marguerite allait folâtrant.

.....

Mais le chapeau de la petite,
Emporté par le vent roula;
Jean, chevalier, passe; vite,
Sautant à terre le ramassa,
En s'écriant: "Ah! qu'il est beau
Le chapeau de la Marguerite!"

Et ma mère de chanter à son tour:
"J'ai trempé mon doigt dans la crème...",
"Le masque de fer", ou "La chanson des blés d'Or" que nous aimions:

"Mignonne, quand le soir
descendra sur la terre
Et que le rossignol
viendra chanter encor',
Quand la nuit s'étendra
sur la verte bruyère,
Nous irons écouter
la chanson des blés d'Or."

Mon père ronfle doucement. Dix heures. Le feu tombe. On allume les

lanternes. A demain!

°
° °
°

J'aimais les veillées où l'on avait du monde. D'avance ma mère les annonçait:

"La semaine prochaine, on invitera chez l'Oncle François; la semaine d'après, chez "L'Banon".

Ces soirs-là, mon père tenait son poste. Les hautes flammes agiles et pressées menaient un train d'enfer. Bon feu, belle mine!

Les femmes tricotaient comme à l'accoutumée; les hommes poussaient les cartes, manille ou piquet. Vers les dix heures, tricots et cartes disparaissaient. Ma mère apportait une tarte ou un "Père L'excellent" (sorte de gâteau biscuit, à pâte serrée, qui se faisait dans la poêle ou la tourtière), des gâteaux secs, une assiettée de noisettes ou d'amandes. Mon père montait une bouteille. Puis c'était le café; puis, pour les femmes, le vin cuit ou le cassis, cependant que les hommes tâtaient et retâtaient la goutte. Les propos s'animaient; voix et rires se mêlaient. La veillée s'achevait en belle humeur. L'horloge sonnait.

"Deux heures! Faut aller s'coucher!".

Un brouhaha; une porte qui s'ouvre, un bloc de lumière qui s'enfonce dans l'ombre; des sabots qui traînent sur le seuil. Bon retour et bonne nuit!

°
° °
°

Parmi les invités, j'avais mes préférences. J'attendais le tour des Banon. Le Jules Banon n'était pourtant qu'un

cultivateur, un paysan comme les autres, mais il s'intéressait aux livres; il possédait un dictionnaire qu'il lisait souvent; il avait appris tout seul beaucoup de choses que j'ignorais; son ton vif et bourru donnait à ses propos force et autorité.

"Quand j'suis dans l'coin d'no'feu, le soir, en fumant ma pipe, faut que j'"ramine". J'rebroie mes idées comme les vaches rebroient l'herbe qu'elles ont mangée. Les livres et les journaux, ça n'dit pas toujou' la vérité. Faut pas s'y fier. Quand on a bien regardé autour de soi, quand on a d'l'expérience, on voit bien qu'les choses ne s'passent pas comme ils l'impriment. Mais personne n'ose leur dire qu'ils racontent des mensonges. C'est pas un croquant comme moi qui traîne toute la journée derrière le cul des bêtes qui pourrait leur dire ça. C'est dommage!".

Il parlait des événements du jour, de Fachoda:

"On nous dit: les pays qui colonisent, c'est pou'civiliser. Possible! Mais les pays, c'est comme les gens, i's connaissent primo leur intérêt. Y'a une aut'vérité que j'ai toujou' remarquée. Les nations discutent; cette fois-ci, la France et l'Angleterre. Pou'qu'elles s'arrangent, i'en faut une qui cède. Et bien, c'est toujou' la p'us faible. Les forts ont toujou'raison".

Le Maître, Mossieu Vilmin, venait quelquefois. Homme simple et bon, Instituteur d'élite, j'avais pour lui un grand respect et une admiration sans bornes. Il donnait des nouvelles de mon travail et parfois causait métier.

"A la maison, il faut d'abord qu'on apprenne les leçons par coeur. Je les fais réciter à tout le monde. Ca, c'est la clef de tout. Et puis, quand il n'y a pas eu d'étude, il faut qu'on fasse les devoirs en s'appliquant. Mes élèves savent toujours ce qu'ils ont à faire.

Quand un élève apprend bien ses leçons, je suis content."

Les Maîtres d'alors ne se perdaient pas dans les nuages; ils se tenaient solidement sur la terre ferme et savaient le prix de l'étude et du travail.

°
° °
°

La fête locale par excellence, c'est "La Dône", fête du dimanche et du mardi gras.

La cérémonie initiale, qui prélude aux réjouissances traditionnelles, constitue "La Dône" même. Elle est réglée par les conscrits du village, composant "Le Conseil Supérieur de la Dône". Ils ont l'insigne privilège de rappeler publiquement à haute et intelligible voix, les droits et les devoirs réciproques des dôneurs et des dôneuses et de procéder solennellement à la dône.

Le dimanche soir, à la tombée de la nuit, sur la grande place, se rassemblent tous les jeunes gens, garçons et filles, la foule des enfants et des curieux. Des garçons portent en bandoulière un fusil de chasse; d'autres ont en poche revolver ou pistolet. Les conscrits amènent le chariot qui leur servira d'estrade. Autour, les gosses, gamins et fillettes, se pressent, s'agitent, impatients. Un coup de fusil: la cérémonie commence.

Dans la nuit qui gagne, la scène prend des airs fantastiques. A la lueur dansante d'une lanterne, le doyen des conscrits officie. Il donne lecture de l'Acte qui établit et fixe l'usage, la coutume ancienne, et du même coup, les droits et les devoirs de chacun, dôneur et dôneuse:

"Le dôneur doit obéir strictement à la règle, accepter avec joie la décision prise à son égard par le Conseil de la Dône, se présenter chez sa dôneuse et, poliment, lui annoncer sa qualité de dôneur, attendre la réponse de la dôneuse, puis avec sa permission ainsi qu'avec celle des parents, l'embrasser sur les deux

joues. La dôneuse accueillera son dôneur aimablement; elle le remerciera de sa démarche et l'invitera à souper."

"Après le souper, le dôneur conduira sa dôneuse au bal; il la fera danser le plus souvent possible; il ne manquera pas de lui offrir des rafraîchissements, non plus qu'aux parents s'ils ont accompagné leur fille."

"Après le bal, le dôneur reconduira sa dôneuse et la remerciera de ses politesses; il pourra même lui témoigner par un cadeau sa reconnaissance. La dôneuse offrira à "reciner" (réveillonner) au dôneur, et la séparation se fera sur plusieurs baisers."

"Mardi gras, après le souper, le dôneur ira chercher sa dôneuse afin de la conduire au bal. Selon l'usage, la dôneuse lui offrira les beignets de Carnaval. Au bal, le dôneur se comportera de la même façon que le jour de la Dône. Il devra montrer le même empressement, la même générosité et il aura droit aux mêmes avantages."

"Tous ceux et celles qui contreviendraient aux présentes dispositions seraient frappés d'une lourde amende et exclus de la communauté des jeunes gens."

"Et voici la lecture des décisions du Conseil Supérieur de la Dône, à la date de ce jour."

Alors montait une furieuse clameur, poussée par la bande des enfants, un double cri: "Je dône! Je dône!", d'abord sur le mode grave, avec force, appuyant sur l'ô; puis, en reprise, un aigu exaspéré, tendu sur cette même lettre: "Je dône! Je dône!".

Et les conscrits se penchaient, excitant les crieurs:

"Plus fort! Plus fort! On n'vous entend pas, nom de Dieu! Ca ne dône pas!".

Le conscrit, meneur du jeu, enchaînait:

"Henri Rambert à Léonie Morin!"

Il lançait les noms à plein gosier, tout souffle dehors, afin que fussent dûment informés les dônés, le public, le village.

Et les enfants de reprendre:

"Je dône! Je dône!"

"Je dône! Je dône!"

Des coups de fusils, des coups de pistolet, déchiraient le silence; des jets d'étincelles et de feu éclaboussaient la nuit; des odeurs de poudre arrivaient en larges bouffées.

L'étrange duo se poursuivait sans répit, le chœur des gosses, sorte de voix populaire, confirmant les décisions proclamées, leur conférant valeur légitime et autorité.

Garçons et filles de vingt-cinq à quatorze ans étaient dônés d'abord: c'était la dône sérieuse et vraie. Puis la plaisanterie et la bonne humeur avaient leur tour. On dônait les vieux garçons, les vieilles filles, même quand elles avaient passé de plusieurs lustres l'âge canonique; la servante de Mossieu le Curé Mademoiselle Marie, subissait le sort commun. On dônait même certains célibataires, grognons et revêches, à des donzelles imaginaires: Cadet Létonné à Christine La Dégodine.

"Je dône! Je dône!"

"Je dône! Je dône!"

Malice, certes, non méchanceté. Les rires emportaient tout.

°
° °
°

La foule se dispersait, animant les rues. Les jeunes filles, en hâte rentraient afin d'attendre leur dôneur, et les garçons, par petits groupes, se concentraient pour "tirer les dôneuses". Bientôt,

des salves nourries éclataient et des échos, perdus dans la vallée, à l'infini se réveillaient. Les dôneurs annonçaient leur présence.

Alors, les rites s'accomplissaient. Le père ouvrant la porte, prononçait les paroles d'accueil:

"Donnez-vous la peine d'entrer, Messieurs!" Présentation, embrassements, invitation au souper. Le dôneur demandait la permission d'aller "tirer" avec ses camarades. A son retour, le repas de dône, soigné comme un repas de noce, préluait aux réjouissances.

°
° °
°

Sur le tard, s'ouvrait le bal, dans la salle du café Lucien. Le cafetier s'était mis en frais. Des branches de sapin décoiraient les murs et l'orchestre, donnant des senteurs de résine, et, piquées à profusion, des fleurs artificielles, rouges, jaunes, blanches,... se détachaient, éclatantes, sur leur fond sombre. Des guirlandes de papier, multicolores, tendaient à travers la salle de longs arcs ajourés qui tremblaient au moindre coup d'air. Quatre grosses lampes de cuivre, haut suspendues, répandaient une belle nappe de lumière.

Les couples arrivaient, les parents, les curieux, vieux et jeunes. Des vêtements s'entassaient dans le giron des femmes assises le long des murs. Les curieuses s'en donnaient: elles examinaient les toilettes, surveillaient les danseurs, guettaient les entrées et les sorties, tendaient l'oreille, s'évertuaient à tout voir et à tout entendre.

La salle était pleine à craquer. On jouait, dans l'ordre, les danses traditionnelles: polka, mazurka, scottisch, valse, quadrille. L'orchestre, cinq musiciens, se déchaînait, éclatant. Il rythmait avec vigueur, accentuait la mesure, et les

couples tournaient, pressés, se gênant, se bousculant. Les longues jupes faisaient des tourbillons de volants et de dentelles qui agitaient les rubans des corsages et les frisettes des chevelures. Des gamins turbulents couraient au milieu des danseurs qu'ils heurtaient parfois, amenant de vives protestations et des "J'vas t'frotter les oreilles!"

Une fine poussière se levait du plancher et montait jusqu'au plafond, mettant autour des lampes un halo de grisaille. L'air était enfumé, surchauffé, suffocant, imprégné de fortes odeurs qui venaient de partout: louches relents de sueur et de poil que dégageaient tous ces corps en travail, âcres odeurs de tabac et de pipe; et des odeurs lourdes et des parfums violents, qui traînaient, persistants, autour des danseuses, roulaient en vagues, puis s'étaient. Qu'importe! Bruyante, décidée, la jeunesse s'amusait, toute au plaisir.

De temps en temps, des couples allaient aux rafraîchissements, limonade ou sirop, et, entre les danses, le cafetier circulait, portant sur un plateau, verres, bouteilles, carafe. Les mamans n'étaient pas oubliées.

Tard dans la nuit, l'orchestre, tous cuivres sonnait, lançait le "Bonsoir, mes amis!" Chez les dôneuses, la fête s'achevait par un "reciner" de gâteaux et de beignets. Puis le dôneur embrassait sa dôneuse et l'on se quittait. Mardi, après souper, le bal recommencerait.

Quand ils ont sympathisé, quand ils ont eu plaisir à user des libertés reconnues et consacrées par la vénérable coutume, les jeunes gens attendent le mardi soir, moment tout proche où ils se retrouveront et qui, pourtant, leur semble loin encore. Leur imagination travaille. Ils revivent les minutes inoubliables, prometteuses d'autres minutes pareilles. Le désir naissant s'impatiente. Douleur de l'absence, émotion inquiète, souhait d'une présence qui déjà devient chère: ainsi s'annonce l'amour.

Dône joyeuse, fête de la jeunesse!

Longtemps, on en parlait; longtemps, on remuait des souvenirs. Plus d'un garçon, le soir, à l'heure du silence, revoyait les images qui troublent; la fraîche jeune fille, au corps souple, qu'il avait tenue, pressée contre son coeur; les lèvres fines et douces qu'il avait effleurées de ses lèvres.

°
° °
°

Singulière et mystérieuse coutume! Dôner, c'était "donner" à une jeune fille un garçon choisi par d'autres garçons, former un couple éphémère qui, durant deux soirées, jouissait de tendres privilèges. Faut-il y voir une invitation au mariage? La préparation officieuse de mariages véritables? Ou simplement une fête à laquelle nos anciens attachaient valeur particulière et particulière importance, fête obligatoire pour toute la jeunesse et réglée dans ses moindres détails?

Pourquoi un tel pouvoir reconnu aux conscrits quels qu'ils fussent? Fils de cultivateurs ou de manoeuvres, ou d'ouvriers, riches ou pauvres. Les parents, la jeunesse, tout le pays, acceptaient les décisions annoncées publiquement et les respectaient. Si un dôneur ne s'était pas présenté chez sa dôneuse, si une dôneuse n'avait pas accueilli son dôneur, c'eût été un affront insigne. Même lorsqu'une décision ne plaisait pas, durant deux jours, on faisait bon visage, et c'est seulement la dône passée, que l'on en demandait compte aux conscrits. Car les conscrits n'avaient pas un pouvoir absolu. Ils ne pouvaient dône à leur fantaisie, capricieusement ou méchamment; les convenances demeuraient et les faits: les familles, leur situation, la considération dont elles jouissent, les rapports qu'elles entretiennent, leur amitié ou leur rivalité.

Ces jours-là, les parents renonçaient à leurs droits de surveillance et à leur

autorité. Abandon surprenant en ces temps où la puissance paternelle s'affirmait avec un soin jaloux, où l'on ne badinait pas sur le chapitre des mœurs et de la conduite. Les jeunes gens avaient grande liberté, marque de confiance en leur sérieux, en leur sagesse.

Ces unions éphémères donnèrent parfois des unions définitives. Parfois dônage aboutit à mariage. Tout est pour le mieux.

Mais il arrive que tout soit pour le pire. Certains couples passent les limites. Les commères les ont vite remarqués; elles les épient; elles les critiquent sans ménagement: "Lui, un pas grand-chose, elle, une "tricousse", une "trapelle" (fille de rien, peu sérieuse)."

N'insistons pas.

L'opinion, le "qu'en dira-t-on", de vilaines bêtes et redoutables, tantôt mâles et tantôt femelles. Elles sont partout et nulle part, ont cent paires d'yeux, autant d'oreilles, et des bouches, et griffes et ongles. Toujours une langue bien accrochée, affilée comme un fin couteau.

Elles "se remettent" dans les "couarages" (réunions de quelques femmes qui s'assemblent, soit l'après-midi, soit le soir, pour travailler), dans les "veilloirs", à la "buerie" (lavoir communal). Il arrive qu'on les aperçoive au coin d'une rue, sur un pas-de-porte, à moins que ce ne soit à l'épicerie ou au café.

Et gare aux coups! Les "on-dit" viennent, tout faits, tout chauds, ceci, cela, des vérités, des inventions, des inventions à mourir de rire et quelquefois, à faire battre quatre montagnes. L'on en rit, certes, mais aussi l'on en pleure et l'on en pâtit. Allez découvrir le faiseur!

"On m'l'é dit!"

"Où ça qu'on vous l'é dit?"

"A la buerie, donc!"

On rapportait que certaines cancanières allaient écouter aux portes et

regarder aux fenêtres. Le Bastien surprit un soir la Gustine en posture de curieuse, épiait à la fente des volets.

"Qu'est-ce que tu fais là? Veux-tu décamper, p'us vite que ça! J'vas te r'conduire, moi!"

La femme trottait devant le Bastien qui grognait. Quand elle fut à sa porte, le Bastien entra derrière elle et dit simplement:

"Gustave, j'te ramène ta femme. J'ai eu peur qu'on n'te la prenne!"

On n'a jamais su si la Gustine avait profité de la leçon.

°
° °
°

On lisait. Les journaux commençaient à se répandre. "L'Abeille des Vosges" et "Le Patriote", journaux locaux; "L'Impartial de l'Est", grand régional, "Le Petit Journal", "Le Petit Parisien", "Le Petit Journal Illustré", journaux de Paris. Puis, "La Veillée des Chaumières", "L'Almanach de Mathieu de la Drôme", "Le Messager Boîteux de Strasbourg",...

Journal d'un sou. Pourtant, on se mettait à plusieurs "pour le tirer" et on se partageait les numéros après lecture, à cause du papier. Les feuilletons avaient des amateurs passionnés qui attendaient avec une impatience fébrile, "la suite au prochain numéro": "La Dame aux bleuets", "La Tresse d'Or", "Monsieur Lecoq, policier", "Branche d'Or, le bandit". Man Coralie fût tombée malade si elle n'eût lu son journal. Nous le lui prêtions chaque jour. Elle venait le quérir à la nuit, au moment du souper et, sans s'arrêter, serrant la précieuse gazette, elle s'en retournait, puis, toute affaire cessante, s'installait.

Les heures pouvaient s'envoler, le feu s'éteindre, le chat miauler, la grand-mère lisait. Tout le journal y pas-

sait: les feuilletons d'abord, puis les crimes, les faits divers, la politique, les annonces, et jusqu'à la finance. Emportée, absorbée, elle échappait au temps et à l'espace.

Soudain, le charme se rompait:

- "Huit heures! Et mon souper qui n'est pas cuit!"

Religieusement, avec une patience admirable, la grand-mère découpait les feuilletons qu'elle cousait dans une chemise de gros papier bleu ou gris et rangeait, dans une caisse, sur le grenier. C'était la caisse aux trésors, aux rencontres merveilleuses. J'ai rencontré là des noms fameux: Jules Mary, Xavier Saintine, Fortuné de Boisgobey, Ponson du Terrail...

La bibliothèque de l'école prêtait des livres. Mon père aimait les récits d'aventures, les récits d'explorations, et par-dessus tout, l'histoire. Je connaissais ses favoris: Mayne Reid, Fenimore Cooper, Jules Verne, Walter Scott, les voyages en Afrique de Stanley, de Livingstone, l'Histoire de la Révolution Française, l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de Thiers.

En hiver, il lisait au coin du feu, en attendant le souper, et surtout au lit, avant de s'endormir. A la tête de l'alcôve, dans l'encoignure, la lampe à essence donnait une lumière fumeuse, pourtant suffisante. Mon père, en bonnet de coton, pipe allumée, se mettait à lire, et lisait jusqu'au moment où ma mère l'interpellait:

- "Voilà neuf heures et tu lis enco! Veux-tu souffler ta lampe!"

Mais certains soirs, le sommeil l'emportait. Un ronflement! Adieu, livre et pipe! Le dormeur ne s'éveillait pas pour autant. J'allais souffler la lampe et ramassais la pipe et le livre.

°
° °
°

Les gens causaient volontiers, certes des choses de la terre, du bétail, des récoltes, des achats, des nouveautés agricoles, mais aussi des grands événements qu'annonçaient les journaux. Politique, bien sûr. Ces événements à portée nationale ou mondiale, sont gros de conséquence pour le village et les paysans.

On vivait des heures émouvantes, décisives. "Le Petit Journal Illustré" qu'on trouvait au café Justin, publiait des images qui nous paraissaient magnifiques. On y voyait, en couleurs crues, les portraits des hommes célèbres, la représentation des événements sensationnels, une histoire à la petite semaine, en chromo de deux sous: la revue de Bétheny, l'arrivée de la flotte russe à Toulon, l'Affaire Marchand et Fachoda,...

Des camelots lançaient les chansons d'actualité:

"Ecoutez venant de Toulon,
Ces vivats transperçant l'espace,
Mêlés à la voix du canon,
C'est l'escadre russe qui passe."

°
° °
°

La boutique des ouvriers, du maréchal, du menuisier, attirait les hommes. Chez le Bertin "menuisier", des voisins, le vieux Chamus, le Joseph Brunot, et d'autres, s'assemblaient sur le soir ou aux jours de pluie. Le Bertin n'en poussait pas moins sa varlope qui crachait des enroulements de copeaux, délicats comme de fines soieries. En un clin d'oeil, il vous habillait une planche, robe neuve, brillante, sans un accroc, sans une mangeure. Il avait le respect des biens, même chétifs, un bout de planche, une vieille pointe, une vis rouillée:

- "Ca peut servir! L'n'faut rien perdre!"

On lui apportait des bricolages à faire, des réparations de rien, beaucoup

de mal pour peu d'argent.

- "Tiens, v'là une vieille chaise de la mère Nanette! Elle ne vaut pas vingt sous. Faut que j'remette un barreau. Nettoyer les mortaises, chercher un morceau de hêtre, le façonner, faire la moulure du milieu, puis coller, vernir, c'est une heure de travail, plus les fournitures. Faut'i l'i d'mander vingt sous? C'est p'us qu'la chaise ne vaut!"

Le vieux Chamus, à la maigre tranche rasée, flanquée de deux côtelettes poivre sel, toutes frisottantes, discutait avec solennité. On l'appelait "Le Pontife": "A preum!" Je vous dirai que..."

"A preum", mot longtemps mystérieux. "A preum!", en premier: puis venait "en deuxième". L'homme tenait à ses idées, et jamais n'en démordait. Il avait dans le Joseph Brunot un contradicteur décidé, tout de suite hors de ses gonds et qui, sans balancer, envoyait la réplique.

"L'Affaire" obsédait l'opinion et passionnait les plus calmes. On avait beau s'évader, parler d'autre chose, inévitablement on y revenait comme les mouches qu'on a chassées, inévitablement reviennent au bout de viande ou de sucre.

- "Moi, j'm'en tiens à mon journal", déclarait le Pontife. "A preum, Dreyfus est condamné. Y a chose jugée!"

Le Joseph éclatait:

- "Chose jugée! Que vous dites! Mais on rejuge à Rennes. Alors, de c'moment-ci, y a p'us d'jugement! Faut attendre. Les juges peuvent s'être trompés!"

- "Y a d'la politique là-d'sous! Et des manigances!" reprenait le Pontife. "Mon journal dit bien..."

Son contradicteur coupait:

- "Vot'journal dit bien...des bêtises! I'n's'agissait pas tout d'même de condamner un innocent!"

La voix vibrait. Le Bertin lâchait

sa varlope, remontait ses lunettes sur son front:

- "Vous n'allez pas vous battre bien sûr! I's s'acharnent des deux côtés! Si ça continue, i's mettront la guerre civile dans l'pays".

°
°°
°

Les gens "pratiquaient" sans excès. Elevés dans la religion catholique, ils y resteraient jusqu'à leur mort. Pourtant, on comptait les hommes qui allaient à la messe le dimanche et faisaient régulièrement leurs Pâques. Le vieux Curé, pacifique et débonnaire, prenait les fidèles qui venaient à l'Eglise, mais ne lançait point l'anathème contre les indifférents et les mécréants. On l'estimait, on le respectait, on le saluait, d'un sonore "Bonjou!, Mossieur l'Curé!"

Il savait bien qu'à l'heure suprême, toutes "ces mauvaises têtes" le feraient appeler pour se mettre en règle avec Dieu et avec l'Eglise. S'il se fût avisé de les entreprendre, de les sermonner, de les ramener, bon gré, mal gré, à la pratique de leurs devoirs, il eût rencontré des résistances obstinées. Nos terriens, placides et tranquilles, n'aiment point qu'on les tourmente, qu'on "soit sur leur dos", qu'on les force en quelque manière. Ils tiennent jalousement à leur indépendance, à leur liberté, et ne s'en cachent point:

- "J'suis libre! J'irai à la messe si j'veux! Ça n'regarde personne!"

A l'occasion, ils se dressent en opposants et contredisent exprès, pour le plaisir. L'esprit frondeur a vite retrouvé sa pointe de malice et de raillerie. Nos paysans sont d'authentiques Français.

Quel bénéfice pour le Curé? Plus de perte que de profit.

On respectait le jour du Dimanche, sauf à la presse de fenaison et de moisson. Les fêtes carillonnées mettaient le pays en liesse.

Avant le premier coup de la messe, Liétard, le sonneur, bride les cloches, gagne sa place devant "la moyenne" (cloche moyenne; il y avait la grosse et la petite), et attaque. Il tient sa science de son maître d'école, le père Davillers, qui lui enseigna le carillon, la manière et les airs simples, arrangés sur do, ré, mi, vieux airs populaires sur lesquels, durant des siècles, nos aïeux chanterent des paroles naïves:

"Au clair de la lune"
 "J'ai du bon tabac"
 "C'est le roi Dagobert"
 "Vot'chien, Madame, mord-il?"
 "Fais dodo, Colas, mon p'tit frère!"
 ... Tout un trésor.

Le Liétard a de la mesure; il rythme franc; il s'applique aux nuances. Et voici qu'il se prend à son jeu, s'échauffe, s'emballa, enchaîne sans arrêt les motifs aux motifs, les répète, les mêle en un invraisemblable et musical pot-pourri. Les gens s'arrêtent:

"-Ecoutez-le! Ecoutez-le! L'est à son article!"

Du clocher en fête fusent en plein ciel des gerbes de sons limpides et purs, qui vibrent longuement, s'épanouissent en larges ondes, emplissent toute la vallée, portant aux hommes en attente, l'appel de la prière, au repos, à la joie.

°
° °
°

La vie de chez nous a changé, elle a suivi le mouvement, le progrès comme disent les philosophes. Les cultivateurs y ont aidé: l'Oncle François, le

p'tit Francis, le Bastien, le Pierrot; ils ont acheté des machines, employé des engrais, rassemblé des parcelles. Et les machines ont chassé les manoeuvres. La grande batteuse a bouleversé la vie hivernale, supprimant "les mécaniques" et les interminables séances de battage dans une grange poussiéreuse et glacée. L'électricité assure la marche de l'écremeuse, du coupe-racines, du concasseur, du trieur. Demain, viendront les lourds tracteurs. On ne travaille plus de la même façon. Changement dans le travail, c'est changement dans la vie.

La science et ses inventions prodigieuses multiplient les transformations, agissent sur les moeurs, et aussi sur les sentiments et les idées: les chemins de fer, la bicyclette, l'auto, le télégraphe, le téléphone, la T.S.F., l'avion, le cinéma, et la presse aux visages multiples: journaux quotidiens, illustrés, brochures, revues, gravures, tracts... Finis la vie close et le repliement sur soi, dans ce coin de vallée, le monotone tête-à-tête avec des gens, toujours les mêmes. Dans la cuisine où ronfle la cuisinière bien astiquée, la T.S.F., qui sait tout, apporte les nouvelles de l'univers. Le paysan, quittant champs et bêtes, se met à voyager, avide de découvrir et de connaître; il voit d'autres villages, et des grandes villes et PARIS, la capitale, et des pays étrangers. Il rapporte de ses voyages, provision d'images et d'idées neuves. Chaque jour, il lit la gazette. Et voici qu'il envie les meubles modernes, les toilettes à la mode, les plaisirs de la ville, les manières et le langage des citadins. Charme attirant du nouveau, désir de changer, d'être à la page, le village a perdu ses particularités, ses vieilles et respectables traditions, son patois, et sa dône, son originalité foncière. Assimilé par une civilisation puissante et séduisante, aux irrésistibles moyens de propagande et de réclame, il devient pareil aux autres villages, du type banal et courant. Et chez nous, de surcroît, une grosse scierie s'est installée, près de la gare, qui emploie une abondante main-d'oeuvre. Elle recrute un peu parmi nos gens, et beaucoup parmi

les étrangers, qui sont venus s'établir, se mêlant aux "nés natifs". Une haute cheminée de briques se dresse, insolite, dans le paysage champêtre, -mât gigantesque où chaque matin s'accroche une longue banderole de fumée noirâtre que le vent tortille et effrange-, et la sirène pousse ses ronronnements du grave à l'aigu, tel un gros bourdon qu'on irrite.

Les vieux rabâchent:

-"Le village change; nos anciens, s'ils revenaient, ne le reconnaîtraient plus."

Pourtant le village est là, à ce carrefour de vallées et de routes, solidement planté sur son banc rocheux, que vient lécher la rivière, tournant le dos aux vents de bise, et se bombant vers le soleil, bien ramassé sous la carapace bigarrée et bossuée de ses toits rouges, bruns, jaune verdâtre, gris, bleu d'ardoise, juste à la limite de la prairie qu'arrose la Meuse et des labours qui gagnent vers l'Est. Il est là comme autrefois.

Et tant que la Meuse aux crues bienfaisantes, coulera à travers les prés, le foin savoureux, chargera "les entessoirs"; dans les pâtures, l'herbe drue fournira aux troupeaux de copieux régals. Tant qu'il y aura un finage, on y trouvera de grasses chenevières, écrasées sous leurs récoltes et des "péteures" sans vertu, plus garnies de pierres que d'épis.

Toujours, le temps fera son tour dans l'année, en un ordre immuable. Tant pis si l'hiver traîne et retarde la sève ou si l'été torride avance les moissons et l'arrachage des légumes. Au cultivateur, de veiller, d'entendre l'appel des saisons, de profiter jalousement des longues journées pleines de soleil. Toujours le soleil et la pluie rythmeront les travaux rustiques.

Tant qu'il y aura du bétail, toujours, il réclamera du paysan des soins attentifs, continus, réguliers. Matin et soir, tous les jours que Dieu fait, il faudra premièrement "ranger les bêtes".

Et toujours les gamins, comme

ceux de notre temps, joueront dans les rues du village, descendront sur la rivière riche en trésors, iront à la baignade, pêcheront vairons, têtards, grenouilles. Le père les emmènera sur le chariot ou la lieuse et aux jours de vacances, ils se hasarderont sous le couvert du bois, à la cueillette du muguet aux brins frangés de blancs grelots, ou des fraises charnues finement parfumées.

L'habit, le mobilier, la nourriture, les manières et le langage ont pu changer, la terre, le climat, les travaux, marquent les hommes de traits permanents qui ne changent pas. On les observera sur les visages et dans les âmes des paysans de demain comme on les observait sur les visages et dans les âmes des paysans d'hier, de ceux que j'ai connus et aimés. Tous offrent des ressemblances profondes, essentielles: ils sont frères, de la même famille, la famille paysanne.

°
° °
°

La terre, simple mot, tout uni, mais plein de sens, qui recouvre d'innombrables réalités vivantes. C'est des vallées et des côtes, des pâtures et des sillons, des vergers et des bois; c'est des saisons sous un ciel changeant; c'est des hommes, avec leur maison, leur bétail, leurs moeurs, leurs durs travaux, un long effort obstiné, courageux, pour donner à l'humanité le pain quotidien; c'est des misères, des à-coups, et des réussites, des ripailles, des rires qui sonnent haut; c'est des espoirs et des craintes, des peines et des joies, une inébranlable confiance dans l'ordre de la Nature et dans la valeur du travail humain; c'est, plus que des idées, quelques sentiments forts, indestructibles, générateurs des vertus de la race: l'amour de la terre, l'amour du travail, l'amour de l'indépendance, le respect du pain et des biens, "l'esprit

d'économie", l'amour de la famille, le sentiment de l'honneur du nom; c'est, d'un mot, l'âme paysanne avec ses croyances, ses sentiments nobles et aussi ses préjugés et ses faiblesses.

La terre de chez nous: le cœur

pousse plus vite et plus sec ses battements; la nuée des souvenirs se lève; une émotion pleine de tendresse vous pénètre jusqu'au tréfonds.

La terre de chez nous, pays natal: nous y pensons avec amour.